

CONSTRUIRE L'EXCLUSION À TRAVERS LES COMMUNAUTÉS FERMÉES

Les estimations de la population résidant au sein de « communautés fermées » aux États-Unis varient du chiffre prudent de quatre millions (Stark, 1997) à huit millions de personnes vivant dans 20 000 zones résidentielles en 1997 (*Architectural Record*, 1997) et seize millions en 1998 (Egan, 1998 ; Helsey et Strange, 1999). Vingt-huit millions de personnes supplémentaires habitent dans des copropriétés et des résidences étroitement surveillées (Community Association Institute, 1998). Un tiers des nouveaux logements construits aux États-Unis est situé dans des zones résidentielles closes (Blakely et Synder, 1997). Dans des lieux comme Tampa, en Floride, où il y a un fort taux de criminalité, quatre maisons sur cinq, vendues pour 300 000 dollars ou plus, sont situées dans une « communauté fermée » (*New York Times*, 1998).

Une étude de marché a montré que 65 % des sondés, sur 900 personnes interrogées, ont répondu *oui* à la question de savoir s'ils souhaiteraient vivre dans des « communautés fermées », alors que seulement 35 % ont répondu *non* (*Architectural record*, 1997a). Dans une seconde étude, qui demandait si les « communautés fermées » avaient une utilité, 50 % ont répondu *oui*, « car les communautés fermées fournissent des repères qui permettent aux gens de savoir où ils sont, qui ils sont, et à quelle communauté ils appartiennent », et 50 % ont répondu *non*, « car les communautés fermées sont antinomiques de l'idéal de la démocratie américaine » (*Architectural Record*, 1997b, p. 24). Ce partage égal des suffrages montre les sentiments ambivalents qui entourent cette nouvelle forme de logement.

En même temps, des voisinages urbains plus anciens sont équipés de barrières et de gardes pour faire baisser les taux de criminalité et augmenter la valeur des logements (Cose, 1994 ; Klimont, 1994). La mise en place de barrières avec des rondes de police a été utilisée dans certains quartiers des centres villes pour réduire le trafic de drogue (*London Financial Times*, 1997), tandis que les autorités locales ont été sollicitées pour améliorer les efforts d'ilotage (Kelling, Cole, 1995).

Qu'est-ce que cette augmentation spectaculaire du nombre de zones résidentielles murées et clôturées

signifie ? Est-ce que le système interne de contrôle social et physique qui a prédominé dans la société occidentale depuis les Lumières s'est écroulé ? Est-ce que la diversité sociale et le multiculturalisme sont devenus politiquement incorrects depuis que la majorité hégémonique des blancs est devenue une minorité dans un grand nombre de villes américaines ? Est-ce que le capitalisme débridé récent a dépassé nos intentions démocratiques en créant une manie, un « objet du désir » qui sépare les gens en fonction de leurs revenus et de leur race ? Ou est-ce que les citoyens relativement « bien comme il faut » ont simplement décidé de se protéger des dures réalités de la vie urbaine ?

La gestion gouvernementale du territoire s'appuie sur la régulation de l'espace comme moyen de contrôle social (Foucault, 1972) et ne compte pas sur le règlement des comportements par l'éducation, le système carcéral, et d'autres organismes de discipline et d'autorégulation. Au lieu de cela, la gestion gouvernementale du territoire « ne fait pas d'efforts pour réformer les individus mais s'attache plutôt à préserver l'ordre social à travers des démarcations spatiales qui rendent certaines formes de comportement invisibles ou marginalisées » (Merry, 1993). Une zone délimitée est contrôlée et surveillée par la police, et des règles de comportement sont imposées dans ces espaces. Dans ce scénario, les espaces contrôlés sont préservés, tandis que les espaces qui entourent la zone protégée sont laissés à l'abandon. Aucun effort n'est réalisé pour discipliner les individus et développer un système de punition ou de prévention à l'extérieur des zones désignées. Cette forme alternative de régulation est en œuvre dans la production sociale de « communautés fermées » et opère également une modification des tactiques de régulation.

Qu'est-il arrivé, alors, aux formes d'autorégulation des Lumières : les théories sur l'éducation, la criminologie, la psychiatrie, et la gestion scientifique, ou encore les écoles, les prisons, les hôpitaux psychiatriques, et les usines qui assuraient un contrôle



Le long du mur d'enceinte
© J. Lefkowitz

social sans faire usage de moyens outrageusement répressifs ? Pourquoi les communautés fermées font-elles leur apparition à ce moment de l'histoire ? Que s'est-il passé à la fin des années 1960 et au début des années 1970 et qui s'est accéléré au cours des années 1980 et puisse avoir produit ce retour à des environnements fortifiés et à des stratégies de « blocus disciplinaire » ?

Ce glissement peut être attribué à une perte de croyance dans l'idée que le progrès est inévitable et à un malaise dans la pensée statique et catégorique des Lumières, ce qui est en partie dû au durcissement de la lutte des classes. Dans les années 1960, la modernité est devenue un tel facteur d'exclusion, que des mouvements de contre-culture et anti-modernistes ont commencé à se former.

La fin des années 1960 a été une période historique spécifiquement tournée contre le mouvement des Lumières qui, comme le Romantisme, a préconisé un retour à la nature et un rejet de la rationalité comme solution aux problèmes humains. Les mouvements de contre-culture, et les pacifistes entendaient libérer les gens des contraintes des normes et des réglementations imposées par les institutions.

La période de 1965 à 1972 a également révélé l'incapacité du fordisme et du keynesianisme à réguler les rigidités créées par le capitalisme, comme les investissements capitalistes réalisés dans des systèmes de production de masse, le marché du travail, l'attribution du travail, les contrats de travail et les accords avec l'État. Ces problèmes de rigidité, la récession de 1973 et la crise pétrolière concomitante ont représenté trop de difficultés pour que le fordisme les résolve et l'ont mené à sa chute. Les années 1970 et 1980 sont ainsi devenues une période troublée de restructurations économiques et de réajustements politiques et sociaux (Harvey, 1989). Cette période marque le début d'un nouveau régime d'accumulation du capital qui a changé les normes, les habitudes, les attitudes culturelles et politiques et les relations sociales depuis les années 1970.

La restructuration économique a produit un certain nombre de changements sociaux et politiques, fruits d'un « développement inégal » dû à la réallocation du capital (Smith, 1984). Ces changements sont ceux que les résidents citent quand ils expliquent les raisons de leur installation dans des « communautés fermées » : l'augmentation de la criminalité dans les années 1970 et 1980, en particulier dans les villes, mais qui s'est également étendue aux banlieues et aux communautés des petites villes ; l'augmentation de l'immigration, en particulier de personnes de couleur et leur dissémination à l'extérieur des ghettos urbains ethniques ; l'augmentation des disparités socio-économiques, ainsi que le développement d'un système à deux vitesses lié aux réajustements structurels de cette nouvelle forme de capitalisme tardif.

Les fissures qui en résultent dans l'efficacité des mécanismes d'autorégulation et les institutions qui leur sont associées peuvent aisément être identifiées. Les émeutes des prisons signalent l'incapacité du système pénal à fournir un cadre adapté aux détenus. Les hôpitaux psychiatriques ont été accusés d'être des chambres fortes servant à contenir les humains, et les patients ont été relâchés, sans que des services sociaux communautaires adéquats et un soutien social soient mis en place. Les écoles des zones défavorisées ont été surchargées par des effectifs croissants et l'absence de ressources locales. Le nombre croissant d'immigrants a aussi été synonyme de plus de gens avec leurs propres règles culturelles et il est devenu difficile d'intégrer ces systèmes culturels différents au système d'éducation, fortement bureaucratisé.

Soudain, durant les années 1980, on a commencé à voir paraître des articles sur des gens blancs, de classe moyenne, qui se retiraient dans des zones résidentielles nouvelles, entourées de murs, et souvent privées. *Harper's Magazine* (1992) a sorti un long reportage complet sur ces zones résidentielles sécurisées à Las Vegas. La Californie et la Floride, suivies par le Texas et l'Arizona ont été les premiers exemples de ces activités car la majorité de ces nouveaux modèles d'habitat ont été construits là-bas. Mais au début des années 1990, même le nord-est du pays avait son lot de « communautés fermées ». Les publicités, au départ, n'étaient pas centrées sur la notion de sécurité, mais sur l'entre-soi et le confort. Plus on a construit de zones résidentielles, plus la sécurité est devenue un thème central des campagnes de marketing. Des émissions de radio et de télévision comme le « Phil Donahue show » (1993) ont diffusé des rubriques spéciales consacrées à ce phénomène social nouveau en développement.

L'anthropologie du cloisonnement

Deux études réalisées sur le long terme des « communautés fermées » – les deux en Amérique Latine – ont apporté la preuve que clôturer est un

changement de mode de contrôle social fondé sur une rupture du système d'ordre social et sur la séparation des classes. L'anthropologue brésilienne Teresa P.R. Caldeira (2000) a étudié l'augmentation de la criminalité et la mise en place de zones fermées dans le contexte d'absence de respect des droits de l'homme à São Paulo depuis les années 1970. S'appuyant sur les analyses de statistiques de criminalité, des indicateurs démographiques et socio-économiques d'urbanisation, des entretiens avec les personnes clés du monde du journalisme, des autorités publiques et des défenseurs des droits de l'homme, et en s'entretenant ouvertement avec les habitants de trois quartiers, elle a commencé à comprendre les voies tortueuses qu'ont emprunté la criminalité, la peur de la violence, l'absence de respect des droits de la citoyenneté pour mener à un nouveau modèle de ségrégation urbaine.

Caldeira fait la comparaison entre une zone périphérique pauvre et ouvrière, une zone plus centrale, habitée par les classes moyennes, et une zone de classes plus aisées de la partie ouest de la ville pour démontrer que le vécu inter-classes de la peur et de la criminalité diffèrent. Elle s'est intéressée à « l'expérience de la criminalité » car elle détruit le sens social, au « langage de l'agression » qui le réorganise symboliquement, et à la façon dont ce discours légitime la ségrégation sociale. Finalement, ce discours sur l'agression et l'incapacité de l'État à protéger ses citoyens de la criminalité ont maintenu en échec le gouvernement du Brésil.

En retraçant l'histoire des modifications spatiales et des crises économiques des années 1940 aux années 1990, Caldeira identifie les forces sociales et politiques qui ont produit ces enclaves fortifiées. Un exemple d'enclave fortifiée est la copropriété fermée, le type d'habitat le plus séduisant pour les classes supérieures. Les résidences haut de gamme, et plus particulièrement les copropriétés fermées sont transformées en maisons de prestige par le biais de publicités, par leur emplacement propre, et par les industries de construction. Ce « nouveau concept d'habitat » articule cinq éléments de base : la sécurité, l'isolement, l'homogénéité sociale, des agréments et des services. L'image qui confère ce très haut statut est une résidence sécurisée, fortifiée, murée ; des îlots où l'on peut se réfugier pour échapper à la ville. Une « esthétique de la sécurité » s'est constituée, fondée sur les murs et les barrières.

Une étude plus récente réalisée par Rivera-Bonilla (2001) s'attache à montrer l'impact de la Loi 21 qui permet aux habitants des quartiers de San Juan à Puerto Rico d'isoler leurs zones résidentielles. Depuis le passage de cette loi en 1987, les quartiers de San Juan ont mis en place, grâce à des financements privés, des contrôles d'accès en construisant des barrières, des murs, et en employant des gardes privés pour se protéger. Mais la loi mentionne qu'on ne peut refuser à personne le droit de pénétrer dans une

« communauté fermée » car les rues sont une propriété publique, les frontières construites restent donc relativement poreuses. Rivera-Bonilla analyse trois discours utilisés pour convaincre les habitants des quartiers autrefois ouverts, opposés à la construction de barrières : la peur des agressions, l'amélioration de la « qualité de vie » et le renforcement de la solidarité au sein de la communauté. Les problèmes de race et de classe, tout comme le fait de distinguer les habitants des « étrangers » ne sont pas évoqués dans les processus de décision de fermeture de ces quartiers.

Rivera-Bonilla tout comme Caldeira partent de l'idée que les gens vivent dans des « communautés fermées » à cause de leur peur des agressions, mais concluent sur le fait que le cloisonnement est autant la résultante de problématiques raciales et de classes que de la peur.

Les habitants des États-Unis ont également peur d'être les victimes d'agressions et de violences, mais il faut faire deux distinctions importantes :

- Il y a un taux de criminalité plus faible aux États-Unis et une probabilité plus basse d'en être victime.
- Il n'y a pas d'implication de l'État dans le processus de cloisonnement et même, dans la majorité des cas, une opposition active de la part des autorités publiques. Pourtant, ce cloisonnement augmente très rapidement aux États-Unis.

Le champ d'étude

Trois villes ont été sélectionnées comme objet d'étude : New York, San Antonio et Mexico. Toutes ont des populations urbaines nombreuses, une mixité culturelle et on y recense des agressions urbaines. San Antonio est une ville de taille moyenne avec beaucoup de nouvelles banlieues et une récente rénovation du centre. C'est à San Antonio qu'il a d'abord été possible de pénétrer dans un certain nombre de maisons situées à l'intérieur de résidences fermées, clôturées et murées aux périphéries de la ville. On y a trouvé de jeunes adolescents blancs issus de classes moyennes qui discutaient de leur peur des « Mexicains » vivant à proximité (S. Low, 2003). Dans la région de New York – bien que la communauté de Seagate à Brooklyn offre un exemple historique de cloisonnement qui dure depuis une centaine d'années – il n'y a qu'un nombre limité de « communautés fermées » dans la ville et les banlieues environnantes. Mexico est également une ville qui croît rapidement avec un taux de criminalité qui augmente de manière spectaculaire depuis le début des années 1990 (Dillon, 1998). Les « communautés fermées » y ont une histoire beaucoup plus longue, comme dans la plupart des pays latino-américains.

Ce projet de recherche a commencé en 1995. Des entretiens ouverts et non structurés ont été menés avec les habitants vivant dans les zones résidentielles closes, murées et sécurisées à l'extérieur de New York, San

Antonio et Mexico. Nous avons sélectionné des zones nouvelles de logement, entourées de murs et de barrières qui en restreignent l'accès, situées en banlieue aux abords de chaque ville, chacune à approximativement 30 ou 45 minutes en voiture des centres respectifs. Les prix des maisons individuelles familiales vont de 650 000 \$ à 880 000 \$ à New York, de 350 000 \$ à 650 000 \$ à San Antonio et approximativement de 420 000 \$ à 500 000 \$ (calculé sur le cours du peso de juillet 1998) à Mexico. Cette disparité de prix reflète les différences considérables qui existent dans les marchés du logement plus qu'une différence substantielle dans le statut socio-économique et la qualité de vie. Toutes ces maisons peuvent être définies comme des résidences pour des personnes ayant des revenus moyens-supérieurs.

Chaque « communauté fermée » a son propre style régional et ses particularités architecturales, mais toutes sont entourées par des murs en maçonnerie ou en maçonnerie et métal hauts de 5 à 6 pieds avec pour seules ouvertures les grilles d'entrée et surveillées par des gardes (Mexico et New York) ou par une caméra vidéo dirigée de la maison centrale des gardes (San Antonio).

La communauté fermée de New York

Manor House est située dans un vieux domaine et le manoir d'origine a été conservé comme centre de la résidence. Les maisons individuelles sont vastes, la plupart comptent deux étages, et elles ont été construites dans différents styles traditionnels : façon cottage de Hampton, maison de village de Nantucket, maison coloniale du Mid-Atlantic, ou ranch de l'ouest. Les maisons serpentent le long d'un entrelacs de voies de communication avec des rues en cul-de-sac qui s'embranchent et mènent à des grappes de maisons proches regroupées ou à des petits lots de moins d'un quart d'hectare. Le terrain restant est joliment paysagé pour créer une atmosphère de parc. Depuis que la zone a été développée en communauté résidentielle, tous les terrains communs sont entretenus par l'association des propriétaires. Au final, la zone résidentielle comptera 141 maisons, des courts de tennis, une piscine et un club de loisirs. Toutes les parcelles n'ont pas été achetées et de nombreuses maisons sont en construction.

La communauté fermée de San Antonio

Sun Meadow fait partie d'une zone résidentielle importante au nord de San Antonio, centrée sur un golf privé et un club de tennis avec une piscine, un restaurant et un club de loisir. Cette subdivision inclut 120 parcelles, quelques-unes faisant face à une partie du terrain de golf, entourées d'un mur de maçonnerie haut de 6 pieds. L'entrée principale est contrôlée par



Grille d'entrée
© J. Lefkowitz

une porte qui s'ouvre de manière électronique grâce à un transmetteur manuel ou quand on contacte un garde par interphone et une connexion avec une caméra vidéo. La large route d'entrée se divise en deux sections qui mènent à une série de petites rues qui se terminent en cul-de-sac. Les maisons sont pour la plupart hautes de deux étages, en brique coloniale ou en stuc d'architecture Scottsdale avec quelques maisons façon ranch, en brique, à un étage. À ce jour, au moins la moitié des maisons ont été construites, et les lots restants sont en cours de construction.

La communauté fermée de Mexico

Vistamar est située à l'extrême sud de Mexico, sur les flancs de la montagne Ajusco. Elle dispose de trois portes d'accès contrôlées par des gardes armés et est entourée d'une forêt. Les rues ont été conçues sans carrefours pour empêcher les accidents, c'est pourquoi toutes les rues ont une forme de T. La rue fait des méandres à travers un terrain accidenté ponctué de parcs et de jardins agrémentés de plantes et de pierres volcaniques locales. La taille des maisons varie considérablement tout comme les styles architecturaux parmi lesquels on compte : le moderne classique, le colonial mexicain, et des architectures modernes/post-modernes. La zone résidentielle a été divisée en 900 parcelles, de 400m² chacune, et les familles doivent acheter au moins trois parcelles pour construire une maison individuelle. Les parcelles sont encore en cours d'achat et des maisons sont en construction. Cette communauté fermée accueille quelques commerces (environ 5 % de la zone résidentielle) dont une banque, un hôtel et quelques appartements qui appartiennent aux locataires (environ 5 % de la zone résidentielle).

Après avoir obtenu la permission de s'entretenir avec les résidents, l'équipe de recherche a utilisé une technique de recherche « boule de neige », utilisant chaque entretien pour mener à un autre. Dans certains cas, un informateur-clé faisait référence à ceux qui pourraient accepter de nous parler. Obtenir l'entrée des maisons fut lent et difficile, et cela prit ainsi six ans pour réaliser cinquante entretiens.

Un aspect particulièrement difficile de cette

technique de recherche a été l'identification des différences individuelles dans le rapport entre peur et criminalité. Par exemple, est-ce que les gens qui achètent dans ces zones résidentielles diffèrent de ceux qui n'achètent pas ? Dans quelle mesure y a-t-il des différences dans le degré et le genre de peur à laquelle font face les résidents et à quoi est liée une telle expérience ?

Qu'en est-il des polarisations de situations ou d'opportunités, c'est-à-dire, quels sont les choix disponibles pour l'habitant qui recherche une nouvelle maison aux abords de la ville ? À ce stade,

il n'a pas été possible d'inclure des éléments d'analyse comparative ; des entretiens dans d'autres lieux que les « communautés fermées », d'une composition sociale similaire, ont été recueillis pour apporter des facteurs de comparaison utiles, permettant d'examiner cette question des différences individuelles.

Les entretiens ont duré entre une heure, deux si la personne interrogée nous faisait faire le tour de la maison. Nous n'avons pas demandé à visiter, mais de nombreuses fois, nous en eûmes l'occasion et nous avons utilisé la visite pour connaître davantage les goûts, les intérêts et les préférences des personnes. Dès que possible, nous participions à des activités de quartier comme les réunions d'associations de propriétaires où il pouvait y avoir une opportunité de connaître les soucis des résidents dans un contexte différent. Les promenades des dimanches après-midi ont fourni une autre occasion de rencontrer les voisins de manière informelle et d'être acceptés autrement qu'en faisant intrusion dans les espaces privés.

Ces entretiens ouverts et non structurés avaient généralement lieu au domicile des personnes interrogées avec la femme, le mari, une fille ou un fils adulte, ou avec le mari et la femme ensemble. À San Antonio et New York, la majorité des enquêtés étaient des européens américains, nés sur le territoire ; mais trois entretiens eurent lieu dans des foyers où l'un des conjoints était né en Amérique latine, un enquêteur était originaire du Pacifique Sud, et le conjoint d'un enquêteur, originaire du Moyen-Orient. À Mexico, les enquêtés étaient tous nés au Mexique et dans la ville de Mexico, à l'exception d'un jeune homme venu d'une ville au nord du Mexique.

Les enquêtés étaient âgés de 17 à 75 ans, tous les hommes exerçaient des professions telles que médecin, avocat, homme d'affaires ou étaient retraités de l'une de ces professions. Dans la majorité des cas, les épouses étaient à la maison, tandis que les maris portaient travailler. Quelques femmes travaillaient à temps partiel. Les Mexicains interviewés s'inquiétaient des enlèvements et des vols. Fournir des informations concernant leurs maisons, leurs vies et leurs revenus était une source d'angoisse considérable. C'est pourquoi nous avons cessé de demander des



Autre grille d'entrée

© J. Lefkowitz

informations sur leurs revenus et le prix des maisons. Nous n'avons pas rencontré les mêmes problèmes à San Antonio et seulement durant quelques entretiens à New York.

Exemples de familles

Pour représenter ce vaste corpus de données, j'ai sélectionné cinq familles qui illustrent la façon dont la sécession est perçue par les habitants.

Carol et Ted (New York)

Carol et Ted m'attendent à la porte. Ils ont tous les deux la cinquantaine, sont vêtus simplement de pantalons de jogging et de chemises de polo assorties. Ted est un homme grand, au visage rouge, avec une voix grave, alors que Carol est pâle avec des cheveux gris-blonds, parle plus doucement et plus calmement.

Ils vivent à Manor House depuis huit mois seulement. Ils ont vécu à Great Neck pendant vingt-huit ans et Ted admet que c'était un « traumatisme » de déménager. Mais ils « l'ont fait » et il essaie maintenant de minimiser l'impact de ce déménagement sur leurs vies. Carol me dit qu'ils étaient attachés à leur précédente maison car ils ont élevé leurs enfants là-bas et parce qu'elle avait été construite pour eux. Avant Great Neck, ils avaient vécu à Brooklyn. « Il y a longtemps », ajoute Ted.

Il fait l'éloge de leur ancienne résidence, « où les gens sont éduqués, c'est merveilleux, mais c'est en train de changer ». Je demande en quel sens.

Carol dit : « ce sont des changements ethniques ».

Ted acquiesce et ajoute : « C'est une très bonne façon de l'exprimer ». Cela a commencé il y a sept ou huit ans.

Je demande ce qu'il en est de leur logement précédent à Brooklyn. Ted hausse les épaules et fait comme s'il ne voulait même pas y penser. J'insiste et j'aimerais savoir la raison pour laquelle ils sont partis. Carol répond finalement. Elle me dit qu'ils ont

déménagé de Brooklyn pour élever leurs enfants dans un environnement meilleur. Le système scolaire était en train de changer et ils ne voulaient pas que leurs enfants aillent à l'école avec des enfants issus de milieux socio-économiques plus bas qui étaient conduits en bus dans leur quartier de Brooklyn. « Ces enfants étaient sauvages », ajouta-t-elle, « et avaient une éducation différente ». Elle voulait protéger ses enfants d'une exposition au genre de problèmes que ces enfants pouvaient causer. Le quartier était encore agréable, mais le système scolaire n'était pas « séduisant ». Ils avaient tous les deux grandi à Brooklyn, mais le quartier avait changé, ils avaient donc décidé de faire construire leur propre maison en banlieue.

Je demande pourquoi ils ont décidé de déménager ici, et Ted me répond qu'ils cherchaient quelque chose qui corresponde davantage à leur style de vie. Il ajouta qu'ils avaient choisi une communauté fermée car ils voulaient vivre en sécurité, sans incidents et sans responsabilités.

Je demande s'ils songent à retourner vivre en ville et ils sont tous deux d'accord pour dire qu'il n'en est pas question. Ils y ont vécu quarante-cinq ans mais quand ils ont déménagé en banlieue, ils l'ont fait pour de bonnes raisons. Ils ne retourneront jamais. Carol dit que la ville est tellement différente maintenant par rapport à quand elle était petite. « Vous êtes toujours sur vos gardes, quand vous marchez dans la rue », dit-elle. Elle aime la ville, mais pas y vivre. Elle veut pouvoir rentrer chez elle tranquillement.

Le premier déménagement de Brooklyn vers la banlieue était motivé par leur désir d'élever leurs enfants dans un quartier où tout le monde était relativement aisé. Quand leur résidence de banlieue devint plus diverse d'un point de vue ethnique, ils déménagèrent encore, cette fois pour une communauté fermée. Ils sont ainsi soucieux de préserver leur milieu social et de se protéger de la diversité culturelle. La communauté fermée restreint, socialement et d'un point de vue ethnique, les gens qui y vivent, même plus que les banlieues, car elle fournit une deuxième ligne de défense contre les autres « ethnies » et les « classes sociales inférieures ».

Cynthia (New York)

Cynthia, une jeune femme blonde pré-trentenaire, m'accueille à la porte, portant un tee-shirt blanc et une jupe courte en jean. Elle vit là depuis plus d'un an et se considère comme une pionnière pour avoir acheté la maison en se fondant seulement sur des plans. La sécurité est son grand souci. Elle vivait à Bayside, dans le Queens, dans une copropriété fermée avant de se marier. Bayside est un quartier sympathique, commente-elle, mais les voleurs y vont car ils y trouvent des objets de valeur à voler.

La sécurité est particulièrement importante pour elle

car quand elle était petite, sa maison a été cambriolée. Elle se le rappelle avec véhémence « j'avais dix ans et je me souviens d'être retournée à la maison en voiture avec ma mère et mon petit frère qui avait un an. La porte de la maison était ouverte. Ma mère est rentrée et elle a vu un homme sauter par la fenêtre. »

Elle prend grand soin que cela ne se reproduise plus. Elle a des amis dans d'autres quartiers du Queens qui ont des systèmes d'alarmes et des chiens, mais les voleurs coupent les fils ou droguent les chiens. Elle a besoin de plus de sécurité que cela. Elle sait que le système de police est bien ici ; ils sont bien payés et font leur travail. Elle ne semble pas sûre des gardes de Manor House et ajoute : « Je me souviens de la première nuit que j'ai passée seule ici. J'ai pensé que si quelque chose se passait, je ne saurais pas qui appeler. Je ne sais pas quoi faire. »

Elle a l'air assez effrayée de raconter cette histoire, et continue de répéter la question, « qui vais-je appeler ? » Elle décide finalement qu'elle pourrait appeler ses voisins ou un garde. « Être dans une communauté fermée est beaucoup plus sûr que le Queens », ajoute-t-elle. Dans le Queens, ses voisins sauraient quand son mari est absent et « se passeraient le mot », et elle serait une bonne candidate pour le vol.

Son mari n'envisage pas de vivre ailleurs que dans une communauté fermée, de toute façon. Il vivait dans une communauté fermée privée avec sa première femme et sa fille auparavant, et avait adoré cela. Il recherchait quelque chose de similaire quand ils ont trouvé Manor house.

Alvin et Barbara (New York)

M. Belen m'accueille à la porte d'entrée et nous montre son fils de douze ans en train de lire. Je sais depuis mon premier coup de fil que M. Belen, qui a soixante-dix ans, a également une fille plus grande et vit avec sa deuxième femme, Barbara.

Alvin commence immédiatement à nous raconter sa vie. Il est né dans le Bronx, a déménagé à Greenwich Village, et a ensuite loué un appartement avec Barbara sur Madison Avenue, à Manhattan. Ils ont déménagé à Manor House car ils avaient besoin de plus d'espace et voulaient quelque chose de pratique et confortable. Alvin souligne que sa femme oublie qu'il y avait un portier dans leur résidence précédente, tout comme le garde dans les communautés fermées, donc ils avaient juste échangé un genre de protection contre un autre. Il voulait une résidence privée pour ne pas avoir à tondre la pelouse et à s'occuper de quoi que ce soit dans la maison. Il voulait également pouvoir partir sans s'inquiéter. Les gens de Manor House vérifient que tout va bien dans la maison quand vous n'y êtes pas. Je demandais comment était son ancien quartier. Alvin répondit : « Nous n'avons eu aucun incident

mais nous savions que ce n'était pas un quartier sûr. Madison Avenue est très sombre la nuit quand les magasins sont fermés, surtout les week ends. On devait faire très attention car il y avait des banques, et il y avait des gens qui vivaient juste là dans la rue, des véhicules cassés en permanence, et des vitres brisées. Ils venaient de Central Park. Un jour, je les ai vu casser des vitres et cambrioler une voiture. Ils ont attrapé les coupables – j'ai vu les policiers attraper le truc et j'ai su qu'ils l'avaient pris. Ils voulaient que je fasse une déposition devant le tribunal et j'ai refusé. Pourquoi ? Parce qu'ils ont marché exprès devant ma fenêtre et qu'ils savaient que j'étais au deuxième étage. Contrairement à ce qu'on dit sur cette ville, ne le croyez pas, elle n'est pas sûre. Giuliani (le maire de New York à cette époque) ne rend pas public ce qui se passe réellement. »

Alvin se remet alors à parler de sa jeunesse dans le Bronx et de sa prouesse urbaine : « Je suis né new yorkais du Bronx et je parle espagnol. Je sais ce qui se passe partout. Je suis une vraie personne, venue de la rue. Je parle aux policiers, aux policiers latino ; ils me disent ce qui se passe. Je me sens en sécurité même dans la ville car je sais où marcher, comment marcher. Je suis un sage de la rue. Vous devez être un sage dans la rue. Vous devez savoir où marcher, comment marcher, et comment être habillé. »



Scottsdale Style house
© J. Lefkowitz

Je lui demande comment il se sent à Manor House. Il répond qu'il reste dans la maison des gardes pour annoncer les visiteurs et être « au cœur de l'action ». Il adore cet endroit, il adore faire la cuisine et pense que ses voisins sont merveilleux. Sa femme, par ailleurs, est une citadine. Elle adore la dynamique de la ville. Alvin l'interrompt pour expliquer que lui est réaliste. Elle aime la ville, dit-il, car il la conduisait partout en voiture. Elle ne sait pas réellement ce que c'est que vivre en ville car elle ne prenait jamais le métro.

Polly (San Antonio)

Polly est grande, costarde, a à peu près la trentaine, est vêtue d'une blouse blanche, d'une jupe à fleurs et de sandales. Elle dit que c'est son mari qui a choisi leur demeure actuelle. Elle dit qu'elle n'est pas effrayée car elle a un diplôme universitaire de psychologie, et qu'elle a appris que les crimes urbains ont lieu à South Side, la partie la plus pauvre de San Antonio dominée par une population qui parle espagnol, et non dans les banlieues du nord. Néanmoins, elle se sent plus en sécurité et plus à l'aise de vivre avec des grilles et des gardes. Elle ajoute : « je me sens certainement en sécurité ici, car c'est clos. Ce n'est pas que j'ai une ambivalence par rapport à cela, mais j'aime réellement tout ce luxe. » Je lui demande ce qui lui plait tant dans ces grilles. Elle répond « la chose qui est vraiment frappante est qu'il n'y a pas de porte-à-porte ».

Elle se plaint pourtant de l'inconvénient d'avoir à appeler le garde pour laisser ses amis passer la porte. Son ambivalence à propos de la fermeture apparaît plus clairement dans la discussion. Elle n'aime pas avoir à appeler, mais cela l'ennuie quand ses amis passent sans prévenir.

« Ils sont parfois intransigeants, parfois laxistes. Je remarque que certains de mes amis peuvent passer la porte sans que j'ai eu à appeler. Et parfois j'ai prévenu et ils ne les laissent pas entrer. C'est une chose ou une autre. Croyez-moi, si vous voulez rentrer dans une communauté fermée, vous pouvez. »

Elle attribue la peur que ressent son mari d'être cambriolé au fait qu'il a grandi dans un quartier assez riche de San Antonio. Il ne vivait pas dans une communauté fermée et n'a jamais eu de problème de voleurs à sa connaissance. Elle, de son côté, a grandi dans une petite résidence où ils laissaient la porte d'entrée ouverte une fois sur deux. Il n'y avait pas de meurtres dans l'histoire de la ville, autant qu'elle puisse se le rappeler, un seul meurtre mais c'était arrivé en ville. Il semble qu'elle attribue la peur de son mari au fait d'avoir grandi à San Antonio et d'être suffisamment à l'aise pour se sentir concerné par les vols, alors qu'elle a grandi suffisamment loin de la ville pour que la criminalité urbaine ne l'affecte pas.

Je termine la conversation en lui demandant pourquoi elle pense que les gens vivent dans des communautés fermées. Elle répond : « La peur du crime, des gangs, c'est hors de proportion, je pense. Je crois seulement que les crimes dont les gens ont peur – les enlèvements et les meurtres – n'arrivent pas ici. Ils sont restreints à d'autres communautés résidentielles. Cela n'arrive pas ici. Je pense donc que la peur est probablement le plus grand facteur qui fait que les gens vivent dans des résidences fermées. »

Helen et Ralph (San Antonio)

Helen a la quarantaine, des cheveux bruns et des

yeux noisette. Helen et Ralph ont acheté leur maison au promoteur initial avant qu'il fasse faillite, et vivent à Sun Meadow depuis plus de dix ans.

Elle aime le genre de gens qui vivent dans le quartier. La plupart d'entre eux ont de bons métiers et il y a beaucoup de mères au foyer comme elle. Les gens d'ici n'essayeraient pas de prouver quoi que ce soit à qui que ce soit. Il y a d'autres quartiers plus ostentatoires. Il y a également un mélange agréable de personnes plus âgées, retraitées, et de jeunes couples avec des enfants. Au départ, ils ont déménagé à Sun Meadow pour le parcours de golf, mais n'envisagent plus de vivre ailleurs que dans une communauté fermée. Quand je lui demande pourquoi, elle répond : « Parce que j'ai vu tant de quartiers agréables mais qui ne sont pas dans des zones sûres, et que c'est là où ont lieu les vols et les meurtres. Habiter là-bas, c'est ouvrir la porte et dire entrez. Pourquoi essaieraient-ils ici quand ils peuvent d'abord aller ailleurs. C'est une importante force de dissuasion, inutile de le dire. »

Elle a l'impression qu'il y a moins d'agressions dans les résidences closes qu'à San Antonio en général. Elle connaît des gens qui vivent dans des quartiers aussi agréables mais non murés et qui ont eu leur maison cambriolée et ont été attaqués avec des armes. Le pire qui soit arrivé à Sun Meadow, c'est quelques voitures qui sont rentrées et ont mis le bazar. Elle pense que c'était probablement des enfants. Personne n'a été volé ou molesté.

Helen a l'impression que sa résidence est différente car elle est sécurisée. Sans les portes, n'importe qui peut



Grille de l'ouest
© J. Lefkowitz

rentrer, frapper à la porte et vous mettre dans une situation compromettante. Elle illustre son idée en me disant ce qui est arrivé à une amie qui vit « dans une adorable résidence » à l'extérieur de Washington DC.

« Elle a dit qu'un type était venu à la porte, et elle était intimidée car elle est blanche et qu'il était noir et qu'il n'y a pas beaucoup de noirs dans le quartier. Elle a juste acheté (ce qu'il vendait) pour se dépêcher et le faire sortir de chez elle rapidement, parce qu'elle était très effrayée. C'est terrible de se mettre dans cette situation. J'aime l'idée d'être en sécurité. »

Helen et Ralph mettent leur alarme anti-vol à chaque fois qu'ils partent, bien qu'elle pense que c'est peut-être un peu superflu. Elle garde également sa porte fermée, car il y a eu des gens qui sont venus marcher sur son perron, pensant que la maison était à vendre.

Je lui demande si elle est inquiète des agressions à Sun Meadow. Elle répond : « Non, pas ici, mais à San Antonio, oui. Elle continue en expliquant que San Antonio, comme toute grande ville, a des problèmes : Il y a des gangs. Les gens travaillent trop, ils ont des familles, sont sous-payés, on ne contrôle plus leur stress, et ils molestent leurs enfants. Les enfants partent car ils n'aiment pas la vie à la maison. Il y a trop de violence partout. Ça commence en ville, mais ensuite les enfants deviennent suffisamment intelligents et disent : " oh, dis-donc, j'ai besoin d'argent pour telle ou telle chose, mais c'est vraiment chaud en ville, sortons et prenons-le ailleurs ". Nous sommes la cible naturelle de ce genre de choses. En étant dans une zone sûre, je n'ai pas à m'inquiéter autant que dans un autre quartier qui n'ait pas de système de sécurité. »

Les habitants de ces communautés fermées s'inquiètent d'être volés, molestés et/ou attaqués et ont peur des gens qui sont censés commettre ces crimes, c'est-à-dire ceux qui sont socio-économiquement, racialement ou ethniquement différents. On pense que les portes, les gardes et les murs sont un repoussoir contre les agressions car elles gardent les criminels potentiels dehors. Ce n'est qu'un petit réconfort de savoir grâce aux statistiques qu'ils sont déjà en sécurité dans les banlieues. En ce sens, les communautés fermées protègent et ghettoïsent les habitants en même temps.

Les raisons des habitants mexicains pour déménager dans des communautés fermées sont du même ordre que celles mentionnées dans les entretiens réalisés aux États-Unis. La peur de l'agression est plus visible à Mexico qu'à San Antonio, New York ou Los Angeles même s'il y a de considérables différences dans le nombre de cas d'agressions. Il y avait pourtant des distinctions culturelles significatives dans les explications des raisons de déménager des habitants. Les habitants mexicains sont soucieux de vivre près des autres membres de leur famille et ne mentionnent jamais la recherche d'une communauté ou de sécurité, les thèmes dominants aux États-Unis.

Les habitants des communautés fermées utilisent les murs, les portes d'entrées et les gardes pour tenir à l'écart de leurs maisons et de leurs quartiers toute une gamme de dangers perçus. Ils ne voient plus leur vie sociale quotidienne comme pleine de citoyens « disciplinés » qui partagent leurs valeurs et leurs normes. La distance physique entre eux et « les autres » est tellement proche que le contact provoque de la peur et du souci, et en réponse, ils construisent des habitations privées, résidentielles et exclusives dont ils peuvent tenir les autres à l'écart avec leurs murs et leurs gardes. Les murs rendent visibles les systèmes de

contrôle social et d'exclusion de classe qui étaient déjà là, mais se reflètent désormais dans un environnement concret de stuc et de fer.

Les habitants parlent de leur peur des pauvres et des nouveaux arrivants, c'est pourquoi ils se retirent derrière des murs où ils pensent qu'ils seront en sécurité. Mais il y a une peur même derrière ces murs.

Les portes apportent une protection, mais ils voudraient toujours plus. Prisons et communautés fermées augmentent à un rythme rapide alors que le nombre d'agressions décline actuellement. Une recherche plus vaste serait nécessaire sur ces questions.

Setha M. Low

RÉFÉRENCES

- Architectural Record*, (1997a), « To gate or not to gate », p. 45, April.
- Architectural Record*, (1997b), « Do gated communities have value? », p. 24, June.
- Anderson E., (1990), *Streetwise : Race, Class and Change in an Urban Community*, Chicago, Chicago University Press.
- Blakely E., Synder M.G., (1997), *Fortress America*, Washington D.C. Brookings Institute.
- Caldeira T., (1996), « Fortified enclave: the new urban segregation », *Public Culture*, 8, pp. 303-328.
- Caldeira T., (2000), *City of Walls*, Berkeley, University of California Press.
- Davis M., (1992), « Fortress Los Angeles: the militarization of urban space », in *Variations on a Theme Park*, ed. M Sorkin, pp. 154-180, New York, Noonday Press.
- Dillon S., (1998), « Mexico can't fathom it's rising crime », *New York Times*, June 28.
- Ellin N., (1996), *Architecture of Fear*, New York, Princeton Architectural Press.
- Fischler M. S., (1998), « Security the draw at gated communities », *New York Times*, August 16.
- Foucault M., (1972), *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, Bibliothèque des sciences humaines.
- Foucault M., (1984), « Des espace autres », *Architecture, Mouvement, Continuité*, Oct. pp. 46-49.
- Harvey D., (1989), *The Condition of Postmodernity*, New York, Blackwell.
- Kelling G. L., Cole C. M., (1995), *Fixing Broken Windows : Restoring Order and Reducing Crime in our Communities*, New York, Free Press.
- London Financial Times*, September 20, (1997), « The Birth of Enclave Man. »
- Low S.M., (2000), *On the Plaza : The Politics of Public Space and Culture*, Austin, University of Texas Press.
- Low S. M. (2003), *Behind the Gates*, New York, Routledge.
- McKenzie, E., (1994), *Privatopia*, New Haven, Yale University Press.
- Merry S., (1982), *Urban Danger*, Philadelphia, Temple University Press.
- Merry, S., (1993), « Mending walls and building fences : constructing the private neighborhood », *Journal of Legal Pluralism*, 33, pp. 71-90.
- Newman O., (1972), *Defensible Space*, New York, Macmillan.
- Smith N., (1984), *Uneven Development*, Oxford, Blackwell.

Setha M. Low, docteure en anthropologie, est professeure au département de psychologie environnementale de l'Université de la ville de New York